

L'ANTROPOLOGIE PHILOSOPHIQUE DE FRANÇOIS RABELAIS

Bruno Pinchard

Cours de philosophie 2012

Texte établi par Anthony Rousset

En mémoire de notre ami, Claude Gaignebet,
l'ethnologue et rabelaisant français (décédé 5 février 2012)

26 janvier 2012

Philosophie à outrance est un ouvrage qui est consacré aux thèses de Rabelais. Car même s'il n'y pas une philosophie de Rabelais, on peut essayer de faire une philosophie avec Rabelais. À partir du caractère hétérogène et saturant des informations qu'il donne, nous pouvons tenter de faire une philosophie.

Les propositions du texte (l'édition de la Pléiade, pages 918 et 919) nous serviront de guide pour cette structuration systématique. Ces propositions sont d'une telle complexité linguistique et mythologique qu'il est difficile d'en faire un bon usage. Pourtant, elles nous ouvrent la voie pour une philosophie qui résiste à notre contemporanéité.

Communément, Rabelais semble être d'un nihilisme intense, d'une puissance de destruction faisant regretter ce que la Renaissance a de plus affirmatif. Il représentera la voie bouffonne, transgressive et hétérodoxe d'une cosmologie panthéiste s'opposant au créationnisme chrétien qui s'exprime en Italie chez Bruno.

Rabelais est le modèle du roman français humaniste et le père du roman français fictionnel. La littérature est un geste d'écriture qui use de fiction pour parvenir à l'autoréflexion du geste d'écrire. Une écriture produit des fictions non en vue de développer un imaginaire, mais pour produire une autoréflexion sur ce qu'est l'écriture.

Le coup de dés de Mallarmé est le point le plus élevé d'une fiction qui produit une conscience aiguë du fait de l'écriture, dont le problème est celui du hasard. La thèse de Mallarmé est que la littérature est l'échec d'une pensée qui tente de maîtriser le hasard; la nécessité ne s'impose jamais jusqu'au bout. L'écriture est celle de l'échec, de l'impossibilité. Le réel littéraire est impossible.

Rabelais peut s'interpréter comme une lutte contre le hasard. Ce serait la tentative de donner un ordre aux signes, et la découverte que cet ordre doit céder devant l'évidence que le hasard règne dans l'écriture. Cette conscience finit dans le rire, qui est la conscience de la contingence de la littérature. C'est une lecture mallarméenne de Rabelais, descendante de Blanchot.

Mais il existe un livre qui change cette interprétation de Rabelais. Ce n'est pas

l'interprétation académique, fictionnelle, de Rabelais, mais le texte d'un ethnologue, Claude Gaignebet, À plus haut sens - l'ésotérisme charnel et spirituel de François Rabelais. Ce livre comporte de nombreuses illustrations. Dernière la dimension romanesque de Rabelais, un certain nombre de folklores populaires se fait jour. Ce livre superpose des observations de Rabelais et des faits thématiques par les ethnologues. Rabelais devient un ethnologue, le premier d'un champ mythologique qui est la France elle-même.

Bakhtine, marxiste qui appartient à la théorie dialogique, considère la littérature non comme un fait d'écriture, mais le produit d'une interlocution humaine constituée dans un espace d'intersubjectivité. Bakhtine écrit un livre majeur, extraordinaire, sur Rabelais, en TEL Gallimard, Rabelais et le carnaval. Rabelais apparaît comme une insurrection populaire qui propose la subversion des idéaux de la Renaissance. Malgré ses appartenances à l'humanisme, Rabelais reste plus fidèle au Moyen-âge qu'à la Renaissance. Il est une révolte des Médiévaux contre la Renaissance. Bakhtine soutient qu'il y a une contestation que Rabelais effectue contre l'idéologie ficinienne en libérant les forces populaires du Moyen-âge. Il fait remonter une subversion des formes nobles de la culture à partir du module de l'inversion.

Ficin tente de reconstruire un platonisme chrétien pour l'élite de l'Italie ; il réélabore le dispositif platonicien à partir d'éros, dans une œuvre au moins aussi belle que celle de Botticelli. Rabelais met Gaster, l'estomac, en lieu et place de l'éros ficinien - formant une nouvelle règle, "tout pour les tripes". Dans ce retournement, il opère une réversion carnavalesque de la culture florentine, imposant la grossièreté gauloise contre l'humanisme noble.

Claude Gaignebet est proche de Bakhtine dans la mesure où il suppose que nous ne pouvons comprendre Rabelais que dans l'émergence d'une culture populaire, attestée à partir de rites observés dans les fêtes villageoises, dans l'épaisseur de la vie sociale de la Gaule. Bakhtine s'intéresse à l'inversion, il prend la culture populaire comme une dynamique qui subvertit les états de culture qui se figeaient sous la forme du classicisme.

Claude Gaignebet, avec une connaissance forte des vieilles traditions de la culture française, retrouve les rites articulés dans le texte de Rabelais. Il est l'héritier de Henri Dottenville, notaire des années 1920 qui fit une carte de France où il marqua les lieux de France que Rabelais désignait pour mettre en scène ses héros. Dans l'ouest de la France, les sites où se déroulent les événements de la narration rabelaisienne comportent des lieux-dits qui sont en relation avec les noms de héros de Rabelais. Par exemple, Dottenville reprend le syntagme Gargan pour montrer que, avant Rabelais, il existe nombre de lieux qui portaient ce nom.

Les travaux d'ethnologie de Claude Gaignebet nous obligent à tenir compte de l'importance de la mythologie française. Car on considère habituellement qu'il n'y a pas de dieux en France, pas de mythologie française, seule la littérature est sa mythologie.

Dottenville fait émerger l'idée d'une mythologie française dont le premier témoin serait Rabelais. Il retrouve ainsi les traits de la mythologie française et restitue le panthéon perdu de la Gaule. Pour Dottenville, la vraie mythologie française s'articule autour de l'axe de Gargan. Le dieu Gargan renvoie aux géants hérités des grandes mythologies celtiques, il est

une figure du dieu solaire Bel. Cette information nous renvoi à un passage célèbre de César : les druides possèdent une mythologie complète qu'ils n'ont pas le droit d'écrire qui est perdue. Les Romains tentent à l'effacer sous l'argument qu'ils pratiquent les sacrifices humains. Alors cette mythologie ne serait préservée que par des tombes ou des stèles, auxquelles Rabelais consacre son travail en essayant de la restituer. Plus tard, cette thèse sera défendue par Malraux.

Dès 1903, au moment où l'on fit l'édition des œuvres de Descartes, (par Adam et Tannery), on procède à l'édition des œuvres complètes de Rabelais. Les éditeurs créent la revue Les études rabelaisiennes, qui rappelle ce qu'il reste des traces des rites populaires résistant dans le substrat de la vie française. L'édition, par Abel Lefranc, François Rabelais : Œuvres (en coll., 5 vol. 1913-1931), est inachevée, mais reste inouïe. De plus, il y a plusieurs éditions des œuvres de Rabelais, qui comportent des modifications qui ne sont jamais dues au hasard. Les ratures et aux ajouts ont un sens fort qui révèlent des censures et des coups d'audace. Ils représentent un terreau explicatif du projet rabelaisien et une herméneutique entière peut être consacrée exclusivement aux différences entre les éditions. Il reste que Rabelais est un auteur tellement compliqué que nous ne trouvons pas la clé d'ensemble. Un processus herméneutique est lancé, mais il faut renoncer à donner une interprétation close.

L'ethnologue Claude Gaignebet prend la suite des travaux de Dottenville en apportant sa contribution par l'observation des fêtes, des rites, des cérémonies populaires. Il observe par exemple qu'il est difficile de limiter le dieu Gargan à la seule mythologie française : en Italie, vers Bari, il y a aussi le Monte Gargano. L'étymon de garg doit avoir un espace de diffusion plus large que l'espace français gaulois. On rencontre des convergences vocaliques qui semblent désigner la gorge.

Quel est alors le rapport entre Gargan, les monts Gargan en France et en Italie?

Une première approche nous est indiquée par le fait que Le Monte Gargano en Italie est un lieu dévoué à Saint Michel. Nous nous retrouvons ici dans un horizon de réflexion qui est celui des saints successeurs des dieux. Les Français auraient bien eu des dieux, mais sans avoir la force de les maintenir face au christianisme. Ils mettraient des noms de saints chrétiens là où se trouvait le culte des dieux anciens. Il y a un lien à trouver entre ce mont italien et Saint Michel, qui est peut-être le dieu tutélaire.

Rabelais publie son premier volume, le Pantagruel, à Lyon en 1532, où il est responsable de l'hôtel-Dieu. Cette année est celle d'une intense activité pour lui. Il publie des ouvrages de médecine, des commentaires de textes anciens. Cet auteur très actif publie de la haute philologie, et d'un coup il publie - sans révéler son nom - le Pantagruel qui devient l'explosion du phénomène Rabelais en France. Chez un petit éditeur (et non chez son ami Grief, éditeur de ses autres ouvrages de médecine), paraissent deux petits livres, qui, quelques mois avant, parlent de la légende de Gargantua et de Pantagruel. Ce sont des almanachs de colportage. Il sort un ouvrage simple et court, modeste, qui est La vraie histoire de Gargantua. Quelques semaines après, un autre ouvrage, les Chroniques, raconte aussi d'une autre façon l'histoire de Gargantua. Rabelais semble chiper le thème de Gargantua à ces dossiers, au point que l'on se demande s'il n'est pas l'auteur de ces

almanachs. Nous sommes au moins certains que Rabelais écrivit la table des matières. On trouve dans ces récits l'enseignement que Gargantua est né au Mont Saint-Michel, plus exactement sur l'île d'à-côté, sur un tertre celtique, Tombelaine. C'est depuis cette île que Gargantua connut son roman d'éducation le conduisant à ses aventures.

La question que se pose est qui promouvait ce genre de mythologie à la Renaissance? Pourquoi associer des lieux celtiques et des maîtres de la théologie chrétienne? Quel est le contre-pouvoir consacré dans ces enseignements qui apparait un savoir alternatif à la représentation humaniste ?

Mais il semble que ce n'est pas un savoir de pure inversion comme chez Bakhtine. Nous trouvons l'idée, qui vérifie plus Dottenville que Bakhtine, d'un sous-savoir de l'Europe, d'une substructure résistante de l'Europe à ses propres idéologies qui ouvre par exemple la question de racines chrétiennes de l'Europe. Un historien italien, Carlo Ginzburg, affronte ces questions : il formule l'hypothèse d'une lutte entre une pensée latente souterraine et une pensée officielle qui pose problème, particulièrement en France

A toute cette problématique s'ajoute une réflexion sur le choix de Rabelais pour établir une chronologie des événements concernant ses personnages.

Gargantua, Chapitre III, page 16

« L'occasion et maniere comment Gargamelle enfanta fut telle, et, si ne le croyez, le fondement vous escappe. Le fondement luy escappoit une aprèsdinée, le III. jour de febvrier, par trop avoir mangé de gaudebillaux. »

Si le fondement échappe, on ne trouve pas la raison de l'histoire. C'est un discours de la rationalité, celui d'une histoire qui a une cause. À ce discours s'en superpose un autre, une histoire de colique. Ceci donne matière à une double lecture, romanesque, historique, dont les possibilités sont entrevues par Bakhtine. Gargamelle eut des problèmes d'accouchement, car au moment d'accoucher elle avait une colique, car le deux février elle avait mangé trop de saucisses. Le trois février est un moment capital dans l'histoire de la chrétienté, les premières fêtes qui annoncent le carême. C'est le moment de la chandeleur, entre le jeune lié à la privation ascétique et les suites de fêtes qui donnent un droit à l'excès de nourriture.

Mais Gaignebet découvre que Gargantua ne naît pas n'importe quand ni n'importe comment. Le trois février est la fête d'un grand Saint, Blaise - Ra-Blaise. Rabelais passe son temps à jouer avec les lettres, au point d'en être soupçonné de kabbale. Rabelais est «rats et blattes», celui qui mange et digère la matière pour la transformer en quintessence. Saint Blaise dispose de deux fonctions. Premièrement, il guérit les maux de gorges. Il existe un rite populaire : disposer deux bougies le long de la gorge des enfants pour les prémunir contre les oreillons. C'est un rite de protection de la gorge. Saint Blaise est aussi le grand protecteur du compagnonnage. Rabelais aurait désigné dans Saint Blaise une combinaison entre des rites touchant la gorge, l'art d'avaler, les sphincters du corps humain, et les rites d'acceptation du compagnonnage.

Au moment de la Révolution française, la loi Le Chapelier interdit les guildes, les corporations, et détruit le compagnonnage. La France est bouleversée, les transmissions depuis le Moyen-âge ont été perdues, et aujourd'hui nous savons mal quels étaient les rites des compagnons. Le compagnonnage fut reconstitué par la suite par Horace Perguiller qui en fait des livres plus ou moins romantiques ; Sand aussi nourrit un mouvement romantique autour de ces valeurs. Un nouveau compagnonnage est ouvert à Tours. On peut essayer de retrouver un sens de l'initiation qui porte autour de la gorge et de l'étranglement, avec le thème de la corde, associée à l'idée de nœud, de lien entre les compagnons, de contenir et de protéger, mais aussi d'étrangler, avec le pouvoir de malédiction qui règne depuis Villon autour de pendus. Rabelais cite Villon, notamment La ronde des pendus, qui serait un moyen de reconnaissance dans les ordres initiatiques.

Quels sont les exploits philosophiques de ces découvertes ?

Au delà de l'idée d'une mythologie française, qui est peut-être difficile à accepter, nous pouvons détecter dans les écrits de Rabelais une anthropologie semblable à celle de Freud. De même que Freud renverse et réécrit l'histoire de l'anthropologie occidentale en fondant sur la castration les modes de signification, de même le point clé n'est pas selon Rabelais la castration, mais le point de strangulation ou l'angoisse de l'étranglement. Le lieu occidental typique sera l'angoisse, le resserrement de la gorge. La thérapeutique de Rabelais ressemble à un yoga occidental qui desserrerait la gorge.

Une autre façon d'entrer dans ces thèmes consiste à dire qu'il y a un lien entre le fait que l'Occident soit le pays de l'angoisse et le pays de la communion sous l'espèce du pain et du vin, le lieu de l'ingurgitation du corps du Christ. L'Occident fait croire qu'il digère, mais il ne veut manger que des hosties.

Rabelais dénonce la névrose centrale de l'Occident, de vouloir manger Dieu et de ne pas pouvoir le faire. Le monde devient impossible à avaler parce que les chrétiens mangent Dieu ; la culpabilité de manger Dieu empêche de manger le monde. Dans le fond, l'Occident est profondément anorexique. Elle est la pensée transcendante, l'art que Kant apprend de se contracter pour reconstituer le monde, de le constituer à partir de ce nœud subjectif qu'est la gorge. Le "je suis" de la psychologie rationnelle est cette gorge nouée qui m'enjoint à la domination totale de la nature tout en me privant d'une véritable assimilation des dons effectifs de la nature.

Rabelais est l'exemple brillant d'un refus de ce mécanisme : il desserre la gorge eucharistique pour rendre possible l'ingestion du monde. Nous libère-t-il d'une anorexie structurante du transcendantalisme occidental, ou est-il l'anorexique type qui vit jusqu'au bout la structure anorexique de toute civilisation?

Gargantua, Chapitre II - Les Fanfreluches antidotées, page 12

Leur propos fut du trou de saint Patrice,

De Gilbathar, et de mille aultres trous :

S'on les pourroit réduire à cicatrice,

Par tel moien, que plus n'eussent la tous,

Veux qu'il sembloit impertinent à tous :
Les veoir ainsi à chascun vent baisler.
Si d'adventure ilz estoient à poinct clous,
On les pourroit pour houstage bailler.

Dans ce poème, Rabelais raconte qu'il faut dilater la gorge et l'anus, pour que l'individu ne soit plus un tétanisé sphinctériel, mais quelqu'un qui ait une libération qui fasse de lui un espace ou un canal de flux et de libération des énergies. D'où la pétomanie, non comme une fixation anale au sens de Freud, mais comme une libération qui sort de la petite pensée péteuse de l'Occident pour arriver à quelque chose de plus ouvert qui nous échappe.

Des personnages discutent sur les trous de Saint Patrice, dans lesquels, peut-être, les druides faisaient leurs incantations et qui furent un lieu de conflit avec les chrétiens. Mais Saint Patrice résout ce dernier en faisant un usage sain des puits et évite qu'ils restent les ressources du paganisme. Les personnages qui incarnent le point de vue chrétien, s'efforcent à couvrir ces puits pour empêcher la circulation.

Voilà un autre exemple qui se prête à l'interprétation :

Quand les gens toussent, un trou se libère et il faut remédier à cette toux. Le saint qui lutte contre la toux est Blaise. Faut-il invoquer Saint Blaise pour nous libérer de ce qui est étouffé en Occident? Ou bien Rabelais, en se plaçant dans ce geste de Saint Blaise et dans cette volonté d'en finir avec la toux, est-il celui qui réduit le monde à cicatrice?

Les mœurs français veulent en finir avec l'impertinence de celui qui tousse et s'ouvre. Rabelais perçoit l'angoisse française de l'image sociale. L'ensemble de nos complexes, y compris jusqu'à l'amour du vin, appartient au registre de la fermeture et de l'ouverture. Le nouveau mot d'ordre de la bourgeoisie occidentale est de clore, de suturer les passages. Si nous appartenions à cette fermeture, nous transférons toute chose en un échange d'otages enfermés dans des sacs. Le modèle de Rabelais anticipe déjà le modèle de la production capitaliste : un système de fermeture auquel s'oppose un modèle puisatier de circulation des énergies entre le haut et le bas.

Rabelais veut faire des lieux de passage et non des lieux de seuils. Il est possible de synthétiser cet ensemble d'éléments émergents en un système de propositions, organiques, réciproques et encyclopédiques, qui sont le vade-mecum de la résistance des trous contre le monde moderne. Rabelais est comme un médicament, un baume, une pommade, qui permet de résister ou de se libérer de la grande suture, du grand renfermement, dont se constitue l'Occident moderne.

jeudi 2 février 2012

Rabelais est un auteur de la transgression, hétérodoxe. Mais à partir de quel matériel bibliographique déploie-t-il cette puissance de transgression? Les Chroniques ont une origine inconnue, sont-elles un pur surgissement ? D'où Rabelais tire-t-il cette matière nouvelle gallique?

La réponse la plus probable est son attitude ethnologue et on retrouve un livre qui soutient Rabelais dans son oeuvre d'invention. Rabelais se caractérise lui-même comme expert en

matière de bréviaire, livre qui contient les prières qu'un prêtre doit lire tous les jours pour être fidèle à sa vocation. Avec une structure complexe liée à l'année liturgique, il se compose pour chaque jour des rappels de l'évangile du jour, de commentaires et de recommandations de types de prières. Ce livre représente moins la théologie de l'Occident, mais l'expérience intime du prêtre et de son univers? Il y a une réciprocité entre le rite du vin et le rite du bréviaire. Rabelais buvait-il en disant lire ; ou lisait-il en disant boire ?

On peut lire l'œuvre rabelaisienne comme une réécriture rigoureuse du bréviaire, un contre-texte ou para-texte du bréviaire. Au XX siècle James Joyce fait pareil : Ulysse se découpe en séquences qui sont celles de l'épopée d'Homère, mais aussi celles de la messe catholique, du rite juif, du rite maçonnique et des traditions spirituelles.

Les pistes de lecture fournies par Rabelais restent difficiles à suivre.

Un passage du Tiers livre manifeste l'admiration de Rabelais pour des héros des Croisades ayant pour chef Renaud de Montauban, qui a péché pendant la croisade. Voulant se confesser, il entre dans un ordre mineur et se consacre à travailler à la construction de la cathédrale de Cologne. Rabelais se sent proche de ce personnage mais confesse que son état ne lui permet pas d'être tailleur de pierres. Mais il peut faire à manger pour les tailleurs de pierre : «Et je me nourrirais ainsi de leurs très célestes écrits?» Quels sont les écrits de ces tailleurs de pierre? Les dessins, la façade des cathédrales ? Ou bien les compagnons avaient-ils une littérature propre, passant par des transmissions propres?

Mais pour suivre Rabelais, la Bible doit rester au centre des spéculations. Penser qu'il tentait une réécriture de la Bible, c'est une façon de comprendre des propositions rabelaisiennes difficiles. Dans la première édition du Pantagruel, de 1532, Rabelais affirme dans la conclusion que ce livre fait partie des «beaux évangiles en français». C'est ce que rapporte la note n°16 (page 1339) de la page 336 : «ce sont beaulx textes devangiles en francoys».

Cette expression scandaleuse disparaît dans la seconde édition. Ceci ne veut pas dire que la doctrine de Rabelais est l'évangélisme, celle d'un retour au christianisme primitif, en hommage à la sœur de François Ier.

Dans la Question I de la Somme théologique, Thomas d'Aquin élabore les principes épistémologiques de la théologie en expliquant comment on passe de la métaphysique d'Aristote à la théologie chrétienne dans un même dessein : une doctrine sacrée avec une vocation sapientielle. C'est une spéculation sur les principes analogue à celle d'Aristote, mais qui va plus loin : Aristote donne les premiers principes de la raison tandis que le christianisme change la finalité humaine. Ce n'est plus le désir d'appartenance à l'acte pur, mais un déjà sapientiel où le sujet désirant le savoir est appelé à remonter à un acte surnaturel embrassant sa raison mais aussi son corps (contemplation face-à-face de Dieu). Alors que le sage païen délaisse les éléments de son corps (Éthique à Nicomaque, Livre X), dans le christianisme nous sommes appelés à une résurrection de la chair. Notre dessein est un Salut par la vision béatifique et par la résurrection des corps.

Thomas dit que, dans ce dispositif architectonique, il y a dans le christianisme un élément nouveau, qui perturbe le dessein aristotélicien. La vision béatifique et la résurrection des corps ne relèvent pas d'une connaissance par la raison, mais d'un acte de foi. Il faut à Thomas une architectonique aristotélicienne mais dont le mécanisme d'accomplissement ne repose que sur un acte de foi. Ce dernier perturbe la pureté du logos aristotélicien en prolongeant l'acte fini jusqu'à l'amour infini. Thomas met alors en place la théorie de la subalternation : dans les sciences du quadrivium, il y a un rapport de hiérarchie. Par exemple, l'acoustique a un objet propre, mais elle dépend d'un corps de science plus élevé, la géométrie. L'acoustique est une science autonome, mais elle est aussi soumise à un principe qu'elle ne fonde pas mais dont elle use. Le lien entre la science fondatrice et la science secondaire est un lien de subalternation. De même, dans le cas de la théologie, elle est subalterne à une science plus forte mais que nous ne connaissons pas, et qui est la science de Dieu lui-même.

Comment articuler la subalternation? Elle est réalisée par la foi qui est un effecteur de la subalternation de la science de Dieu à la science des hommes concernant Dieu. Il existe un livre qui transmet des contenus rendant effective la subalternation. Ce n'est pas un livre a priori, sinon il nous révélerait la science de Dieu sur un mode théorique mais c'est un ensemble de faits : la Bible. Elle est l'ensemble de faits qui excitent par la foi à croire en la vision béatifique et en la résurrection des corps, et qui permet de réaliser le corps de la théologie. La Bible transforme la révélation en une activité intellectuelle, le révélable. Ce dernier est l'ensemble du savoir que je peux tirer de la révélation dans le cadre de la subalternation.

Avec les Chroniques, Rabelais donne l'impression d'écrire une autre forme de Somme théologique, qui change le corpus de référence de la révélation. Un livre qui nous mette en relation avec Dieu mais par un corpus de faits para-bibliques? En réunissant les faits mystérieux du monde, il en fait un écrit qui est le corpus d'une révélation nouvelle, non plus contenue dans le judéo-christianisme, mais qui s'ouvre à d'autres types d'expériences religieuses. Et avec un mécanisme de subalternation, il reste à écrire une somme cette fois ci gallique composée comme la Somme théologique..

Dans cette hypothèse, le Mont Saint-Michel joue un rôle central. Rabelais tente de trouver dans le bassin ligérien une expérience de la vie, une anthropologie hétérodoxe, archaïque, oubliée, méprisée par la culture gallo-romaine. Il entend réécrire cette tradition à partir de la mythologie des géants. Ce pays est en lien avec l'Angleterre, d'où l'apparition du roi Arthur. C'est un projet franco-anglais associant Shakespeare et Gargantua. Joyce fera la synthèse de Shakespeare et de Rabelais.

De même que l'évangile se lit en quatre visages, il peut avoir quatre visages de la révélation gallique, qui sont les quatre livres. Le cinquième, non publié, en est une suite inévitable. Lue comme une répétition de la suite évangélique, l'œuvre de demande qu'elle soit lue attentivement, au moins autant d'attention que la Kabbale. Car il s'agit d'élargir la Bible, de créer une foi plus large, avec une universalité des révélations que seulement la Renaissance

pouvait admettre.

Un autre modèle de cette extension le représente Marcius Ficinus. La Renaissance représente non une mise en cause de la centralité de la Bible, mais fait valoir que la voie pan christique ne se maintient plus dans un monde multipolaire où il existe d'autres révélations.

Nicolas de Cues aussi accepte cette extension de la révélation intégrant d'autres révélables, mais il ajoute que seul le Christ est en mesure d'unifier la totalité des traditions.

Le problème de Rabelais est le même, mais dans une structure différente : son point organisateur n'est pas seulement Jésus Christ, mais aussi ce visage inquiétant de Jésus qui est le Géant. Le nœud du monde n'est plus le Christ comme messie incarné, mais cette révolte incarnée par Pantagruel. Rabelais se tient à égale distance entre Ficinus, Nicolas de Cues et Luther :

Pantagruel, Prologue, page 213

« [...] afin que si d'aventure l'art de l'imprimerie cessoit, ou en cas que tous les livres perissent, on temps advenir un chacun les peust bien au net enseigner à ses enfants, et à ses successeurs et survivens bailler comme de main en main, ainsy que une religieuse Caballe. »

La transmission de son œuvre n'est sans rapport à la Kabbale :

Tiers livre, Prologue de l'auteur, pages 349 et 350.

« Puy doncques que telle est ou mon sort ou ma destinée : (car à chascun n'est outroyé entrer & habiter Corinthe) ma deliberation est servir & es uns & es autres : tant s'en fault que ie reste cessateur & inutile. Envers les vastadours, pionniers & rempareurs ie feray ce que feirent Neptune & Apollo en Troie soubz Laomedon, ce que fait Renaud de Montaulban sus ses derniers iours : ie serviray les massons, ie mettray bouillir pour les massons, & le past terminé au son de ma musette mesureray la musarderie des musars. Ainsi fonda, bastit, & edifia Amphion sonnans de la lyre la grande & célèbre cité de Thebes. Envers les guerroyans ie voys de nouveau percer mon tonneau. Et de la traicte (laquelle par deux precedens volumes (si par l'imposture des imprimeurs n'eussent esté pervertiz & brouillez) vous feust assez congneue) leurs tirer du creu de nos passetemps epicenaires un guallant tiercin, & consecutivement un ioyeux quart de sentences Pantagrueliques. Par moy licite vous sera les appeler Diogenicques. Et ne auront, puy que compaignon ne peuz estre, pour Architriclin loyal refraischissant à mon petit pover leur retour des alarmes : & laudateur, ie diz infatigable, de leurs prouesses & glorieux faicts d'armes. Ie n'y fauldray par Lapathium acutum de Dieu : si Mars ne failloit à Quaresme. Mais il s'en donnera bien garde le paillard.

Le quart de sentence est une bouteille mais aussi le quatrième livre de sentences de Pierre le Lombard. On retrouve l'analogie entre la Bible, la Somme théologique, Pantagruel, la mythologie gallique.

Tiers livre, Prologue de l'auteur, page 351

« Le reconnois en eux tous une forme specificque, & propriété individuelle, laquelle nos maieurs nommoient Pantagruelisme, moienant laquelle iamais en mauulvaise partie ne prendront choses quelconques, ilz congnoistront fourdre de bon, franc, & loyal couraige. Le les ay ordinairement veuz bon vouloir en payement prendre, & en icelluy acquiescer, quand debilité de puissance y a esté associée. »

Nous pouvons prendre en charge la révélation gallique à condition de ne pas en faire du satanisme mais de la conduire à sa vraie dimension spirituelle et au vrai élargissement de la théologie qui en découle. Le pantagruélisme est une transfiguration de tout acte humain dans sa dimension la plus positive et la plus loyale.

Gargantua naît le trois février dans une suite de phénomènes scandaleux défrayant la chronique. Il est porté par sa mère pendant onze mois, il est donc conçu en mars. À la naissance, Gargamelle est prise de colique. Pour ne pas faire de fausse couche, elle prend un constipant qui l'empêche de perdre trop vite les eaux et l'enfant. Mais le médicament est tel que la femme ne peut plus accoucher, et l'enfant sort par son oreille (page 22). La Vierge Marie est une naissance miraculeuse de sa mère elle-même et elle est intouchée par la fécondation du Christ. Elle accepte le don de Dieu par la parole de l'archange Gabriel, donc elle est fécondée par l'oreille. Dans les hérésies cathares, la haine du corps est telle qu'on pensait que la Vierge avait enfanté Jésus par l'oreille pour qu'il ne soit pas touché par la vulve. D'où l'expression de Rabelais : je veux boire du vin à une oreille, c'est-à-dire dans une cruche.

Le trois février est le jour de la présentation de Jésus au temple. Il est reçu par Siméon qui tremble de joie et remercie Dieu de lui avoir donné la joie de voir un Sauveur. Dans les rites juifs, la mère est ainsi purifiée car elle ne porte plus l'infamie du sang qui s'écoule (33 jours de purification pour un garçon, 66 pour une fille). Marie, dès le trois février, retrouve sa virginité, en dehors de toute souillure du sang. Joseph et Marie sacrifient un couple de tourterelles car le sang de la bête lave du sang de l'accouchement. Ce même jour, Saint Blaise est invoqué «afin que nous puissions jouir de la protection de celui-là même dont nous servons les fêtes de la naissance», dit le bréviaire. Saint Blaise est associé à la naissance du Christ. L'enfant gallique alchimique né le trois février apporte un bénéfice, Ra-Blaise propage donc les bénéfices de la naissance de Gargantua. Si Blaise est le saint de la gorge et du souffle, pour que la naissance miraculeuse de Gargantua se répande sur la surface de la Terre, il faut desserrer l'anneau de la gorge, ce que fait Rabelais – Blaise :

Gargantua, Chapitre I, page 10

Je (combien que indigne) y fuz appelé, et, à grand renfort de bezicles, practicant l'art dont on peut lire lettres non apparentes, comme enseigne Aristoteles, la translatay, ainsi que veoir pourrez en Pantagruelisant, c'est-à-dire beuvans à gré et lisans les gestes horrificques

de Pantagruel.

La méthode pantagruélique est définie ici, c'est un savoir lire des lettres inapparentes. Le bréviaire est un texte d'une mystique absolue et en même temps d'une obscénité avérée. Cette religion castratrice est en même temps celle d'un accès large et fort à la chair par le prêtre. Le pantagruélisme est ce déploiement de la part retenue du bachique caché chrétien, auquel le prêtre aspire et accède. Il y a un processus du géant ensemencé qui consiste à nous donner une forme de divinité, plus universelle, incarnée par la mythologie gallique.

Dans le bréviaire, la textualité d'origine, l'Ancien Testament, est abreuvée par la pluie abondante de la naissance du Christ. Rabelais il fait l'éloge de la racine de Jessé. Le Christ vient d'une longue lignée qui remonte à Adam sans rupture. De même une lignée de géants commence à Caïn et conduit jusqu'à Pantagruel. Pantagruel viendra donc d'une descendance caïnique. La lignée des géants vient de la démesure des corps issue de la diffusion du sang d'Abel dans la terre (pages 219 à 221).

Dans la figure de Pantagruel, il faut voir la vocation d'un sauveur dans cette posture d'un enfant premier né. C'est un enfant qui ne peut pas sortir : à qui doit-il être dédié ?

Dans l'hymne qui suit la célébration, le prêtre est invité à lire un passage du livre de l'Exode, «le Seigneur parla à Moïse et lui dit ceci : sanctifie-moi ton premier né qui a ouvert une vulve parmi les filles d'Israël.» C'est l'inverse de ce qui se passe avec Gargamelle : puisqu'elle est dans la constriction, l'enfant sort par l'oreille.

Cette extension du révélable crée des objets théologiques nouveaux. Ici Rabelais s'intéresse aux gens ayant une vocation spirituelle dans la souillure, aux brebis perdues vouées au monde de la déchéance (cf. Aux lecteurs du Gargantua, les vérolés très précieux). Dans le propos des bien-ivres : «nous autres innocents nous ne buvons que trop sans soif». Alors il n'y a pas de péché originel au sens de Saint Augustin. Les vérolés sont des innocents qui boivent sans soif, ce sont des élus négatifs.